

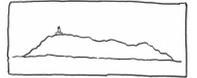
**L'île des anamorphoses**  
version de Jonathan Remy

Borges était en train de mourir et je ne savais pas pourquoi j'étais là. De l'autre côté du lit, Maria Kodama – c'est ainsi qu'elle s'était présentée quelques heures plus tôt – ne me quittait pas des yeux. Borges toussa bruyamment et cracha un peu de sang sur les draps blancs. Les lampes étaient éteintes et seule la lune donnait des nuances à la scène. Maria Kodama me regardait. De toute évidence, elle attendait quelque chose de moi. Je n'osais pas bouger, ni parler. Aucun des gestes ou des mots que je connaissais ne me semblaient être d'une quelconque utilité. Je fixai mon attention sur les bruits du dehors. Le vent, un hululement, le faible clapotis du lac Léman. « Il doit y avoir erreur, je ne suis pas docteur », avais-je dit à Maria Kodama en entrant dans la chambre. Elle avait secoué la tête, m'avait pris par les épaules et m'avait placé à la gauche du lit. Littéralement au chevet de l'écrivain.

Je n'avais jamais vu de mourant auparavant, c'est dire l'incohérence de ma présence. L'odeur était piquante, vivante. Les taches et les trous parsemaient la peau de Borges, ce qui, à mon arrivée, m'avait fait douter de son identité. Je ne savais vraiment pas pourquoi j'étais là. Les mains moites, j'attendais – c'était la seule chose qu'il était logique de faire. Il toussa encore, sans cracher cette fois. Sa poitrine fit un tel bond que je crus un instant qu'il allait s'envoler et je me précipitai pour le rattraper. Mais tout rentra très vite dans l'ordre, dans le silence, et je repris ma position.

On me tapota l'épaule droite. Maria Kodama me regardait en souriant. Je fis de mon mieux pour répondre à son sourire. On resta ainsi quelques minutes avant que je remarque que le bras droit de Maria Kodama était tendu vers moi, avec à son bout deux objets : un stylo et un carnet. Je les pris soigneusement et interrogeai la femme du regard mais elle retourna se poster de l'autre côté du lit, sans rien dire. Un stylo et un carnet ? Je n'étais pas plus notaire que docteur. Tout était embrouillé et je n'arrivais pas à raisonner.

Enfin, sans faire le moindre geste, Maria Kodama m'avertit qu'il se passait quelque chose au creux des draps. À ce moment de la nuit, j'étais prêt à accepter que Borges se redresse subitement, m'attrape le poignet, et, avec de grands yeux vitreux, me dicte une absurde prophétie. J'avais posé la pointe du stylo sur une page vierge du carnet, prêt à jouer le rôle de scribe qu'on m'avait contre toute logique attribué. Mais ce qu'il se produisit n'avait rien de si convenu, ce qu'il se produisit était tout bonnement

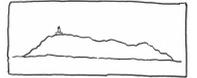


extraordinaire. En y repensant, j'aurais dû me douter qu'un homme comme lui n'allait pas rendre l'âme sans un dernier soubresaut fantastique. Sur l'oreiller, le visage de Borges rougit, se crispa et ses membres, bras et jambes, gigotèrent péniblement sous les draps. Léger comme une plume, son corps se souleva jusqu'à flotter quelques centimètres au-dessus du lit. Ses yeux s'ouvrirent et me virent. Borges s'accrocha à mon regard comme à une bouée de sauvetage. Des mots surgirent de sa bouche et je me mis à écrire.

Toutes ses inventions étaient là, en contre-bas, et, bien qu'il sût qu'il allait bientôt mourir, leur présence remplissait l'écrivain d'une joie infinie. Il fit un mouvement de brasse et se propulsa au-dessus de ce vaste paysage en direction de ce qu'il savait être la Cité des Immortels. Il eut un pincement au cœur nostalgique en survolant les hautes murailles, les coupoles, les colonnes, les places et les palais de l'antique cité. Il repéra le ruisseau impur qui coulait à proximité et remonta son cours vers l'est. Il sifflota gaiement en passant au-dessus de l'amphithéâtre circulaire dans lequel il devina l'homme taciturne, fit un signe joyeux à Rosendo Juarez assis au coin de son feu, assista avec un intérêt renouvelé au duel sans défaite ni victoire que se livrait Clara et Marta, puis à l'autre, moins subtil, qui vit les deux gauchos s'affaler, la gorge tranchée, sous le regard polisson d'une armée amusée. Quelle inventivité ! se félicita l'écrivain, sans modestie inutile. Il était seul à contempler son œuvre et il avait tous les droits de s'en délecter.

Il fit un virage sur sa droite, ses longs cheveux blancs flottaient au vent. Il était de nouveau agile, en pleine possession de son corps et de sa tête et il comptait bien en profiter avant que tout se termine. Après un joyeux looping, il reporta son attention sur le décor qui défilait sous lui. Il ne put s'empêcher de pointer du doigt une silhouette humaine qui brûlait des feuilles de brouillon dans les rues de Nîmes. Ah ! s'écria-t-il, sourire aux lèvres. Revoir Pierre Ménard après toute ces années, quel bonheur !

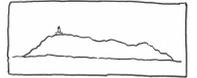
Plus loin, il fut momentanément pris de vertige lorsqu'il s'aperçut couché en bas de l'escalier, dans la cave de Carlos Argentino, rue de Garay. Il se détourna de la sphère chatoyante de l'Aleph et rit dans sa barbe lorsqu'apparut au détour d'un champ le jardin aux sentiers qui bifurquent. Il se rappela la devinette : le labyrinthe était un livre, et le livre, un labyrinthe. L'écrivain avait toujours été d'une profonde espièglerie. Il évita de justesse la bibliothèque de Babel qui s'était soudainement dressée sur son passage puis



aperçut le perspicace Lönnrot qui s'arrachait les cheveux dans la propriété de Triste-Le-Roy. Il prononça alors, sans même y penser, ces quelques mots : « La prochaine fois que je vous tuerai, répliqua Scharlach, je vous promets ce labyrinthe, qui se compose d'une seule ligne droite et qui est invisible, et incessant. » Il méditait sur les drôles d'ambitions de la mémoire lorsque son attention fut détournée par une forme floue située un peu plus loin, sur sa droite. Il s'élança, impatient de redécouvrir une autre de ses anciennes inventions.

C'était une île. Il haussa un sourcil. Une île ? Étrange. L'écrivain n'avait jamais aimé les îles, il trouvait ça d'une vulgaire banalité. Il leur préférait de loin les bâtisses aux pièces innombrables, les constructions inextricables ou même la simplicité de la campagne sud-américaine. Il se mit à observer le petit bout de terre et remarqua du mouvement entre les branches éparses des palmiers et autres arbres locaux. Il se pencha et plissa les yeux. D'étranges créatures circulaient de part et d'autres de l'île. Leur couleur était indéfinie et leur lumière inconstante. Voilà qui n'était pas ordinaire. De plus, elles semblaient changer de forme en fonction de l'angle selon lequel l'écrivain les observait. Certes, c'était le genre de créature qu'il aurait pu imaginer dans sa jeunesse, un lointain parent du A Bao A Quou peut-être, mais il devait bien admettre qu'il n'en avait aucun souvenir. Il feuilleta mentalement son *Manual de zoologia fantastica* mais ne trouva aucune trace de ces êtres insulaires. Cela énerva l'écrivain, qui détestait les incohérences. Il fouilla sa mémoire à la recherche de cette île, mais dut se rendre à l'évidence : il n'en était pas l'auteur.

L'allégresse qui l'emplissait jusque-là avait disparu. L'écrivain était rouge de colère. Lui faire un coup pareil alors qu'il ne lui restait presque plus rien à vivre ! Il jura, ce qui fit lever la tête de l'un ou l'autre habitant de l'île. Mais si cette île est là, alors que je n'en suis pas l'auteur, qu'est-ce que cela veut dire du reste de ma création, se demandait-il dans un mouvement de bras qui enveloppa les alentours ? À cette pensée, un pressentiment affreux l'envahit. Il tourna la tête à gauche, à droite, mais ne vit que les eaux grises qui entouraient l'intrus îlot. Il poussa un cri. D'un battement de jambe, il se propulsa en altitude et scruta l'horizon dans l'espoir d'apercevoir une trace, n'importe laquelle, de sa création. Il faillit vomir : il ne restait plus rien. L'œuvre de toute une vie venait de disparaître.



L'écrivain faisait peine à voir. Les bras ballants, la mine défaite, il pleurait. Sa détresse était immense. Mais alors que tout semblait perdu, un stylo et un carnet apparurent devant lui. Oh ! Il avait encore une chance. Il saisit les objets et fit ce pourquoi il était tant respecté. Il attrapa au vol les idées qui traînaient par-là, appela les créatures des anamorphoses et imagina un narrateur ayant l'audace d'inventer la 3<sup>e</sup> personne du singulier. Il réfléchit un instant, en mâchouillant le stylo. C'était absurde. Il fit une pirouette. Dépérissement solipsiste, annonça-t-il, avant de faire renoncer à son narrateur sa trouvaille et conclure le tout dans la dépression de l'écriture au « Je ». Cela n'avait ni queue ni tête, mais qu'importe. Il frappa la feuille d'un point final victorieux.

J'étais de retour dans la chambre. Maria Kodama s'empara en silence du carnet et le déposa sur le lit. Le visage pâle semblait dormir paisiblement. Elle me prit par les épaules et me dirigea vers la sortie. Je restai planté devant la maison, hébété, puis trouvai la force de rentrer chez moi par le petit chemin qui longeait la rive du lac. Cette nuit là, comme tant d'autres par la suite, je rêvai que je volais.

Le lendemain, j'appris dans le journal que Jorge Luis Borges avait succombé au cancer. Durant des semaines, je lus avidement tout ce que la presse locale et internationale disait à son propos. Les louanges venaient de partout, ses écrits étaient qualifiés de grandioses, de merveilleux, de vastes, monumentaux, indispensables. Chaque jour, on trouvait de nouvelles analyses des chefs-d'œuvre du maître. Mais nulle part il n'était question de l'île, ni de ma présence à son chevet la nuit de sa mort. Une interview de Maria Kodama retint particulièrement mon attention. Dans un premier temps, elle expliquait que Borges l'avait désignée comme héritière universelle et que l'entièreté de la création de son mari était en sa possession. *Je ferai de mon mieux pour que toute l'œuvre de Borges survive. C'est une vie merveilleuse que j'ai vécue avec lui. Mais très dure aussi. Je ferai les choses comme elles doivent l'être.* Et elle concluait l'interview de cette phrase que je devais être le seul à ne pas trouver idiote : *Borges s'en est allé, le cœur léger comme une île.*